

yeux baissés, sa figure sérieuse et virginale formaient un ravissant tableau, surtout entrevu à distance et à travers une gaze légère qui adoucissait encore ses traits si fiers et si doux... je ne me laissais pas de la contempler. Cependant, revenant à des pensées plus graves, je voudrais qu'on éloignât cette pauvre jeune fille du monde, où elle prend place trop jeune; je désirerais pouvoir acquérir quelque ascendant sur son âme, afin de la diriger vers ce qui me semble le beau idéal pour une femme: — une vie pieuse et cachée; — mais cet ascendant, je ne puis l'obtenir, je ne le pourrai jamais. Augusta appartient à une mère jalouse qui, seule, veut posséder l'âme de sa fille... Plus j'étudie lady Lavinia, plus je me convaincs que, sous un extérieur froid, où le *cant* anglais semble dominer toujours, elle cache une volonté tenace et une âme ardente, dont les affections sont toutes dirigées vers ses enfants, et surtout vers sa fille aînée, si propre à flatter l'orgueil d'une mère. J'ai le droit d'instruire ses enfants, mais non de les élever; leur esprit m'appartient, mais non leur âme... Voilà ce que j'ai compris par quelques observations que j'avais soumises à lady Lavinia sur les inconvénients d'une éducation faite au milieu du monde, du plus grand monde, et des plaisirs les plus dissipants. Elle m'a répondu: «Quand je trouverai dans ce mode d'éducation des inconvénients réels, croyez-bien, Miss Julie, que je saurai y pourvoir.»

Novembre 18...

Notre vie de château continue brillante et bruyante. A peine quelques hôtes sont-ils partis que d'autres les remplacent. Lord Carlendon chasse toute la journée avec ses amis, et je crois que bientôt il y aura disette de bêtes fauves dans le canton. Le matin, les dames se rassemblent et causent en travaillant; l'après-dînée, elles se promènent et parfois rejoignent à cheval la chasse de leurs maîtres et seigneurs; le soir, grand réunion à table et au salon.

Nous, c'est-à-dire les enfants et moi, nous employons bien nos longues matinées; nous travaillons, et je dois avouer que la perspective même des plaisirs du soir ne distrait pas Augusta: c'est un esprit attentif, froid et concentré, et je crois, tout en la trouvant élève si docile et si attentive, que je ne pourrai jamais gagner sa confiance. Cette pensée m'attriste, et bien d'autres choses encore contribuent à assombrir mon esprit... Au commencement de notre séjour à Wogans-Manor, je le confesse, j'étais étourdie, éblouie par cette existence splendide, par cette série de fêtes, à laquelle je me trouvais associée; je m'abandonnais à cette animation, je jouissais de ce luxe, de ces plaisirs nouveaux, et je trouvais que c'était là vraiment vivre. Cependant, combien au milieu du grand monde, la position d'une pauvre institutrice est fautive et gênée! Je m'en suis bientôt aperçue. J'étais placée, non pas au sein de cette société, mais à côté, et sans cesse j'étais obligée de remarquer que je ne comptais pas aux yeux des autres. Qu'est-ce qu'une pauvre fille qui gagne son pain en enseignant la grammaire et l'histoire? Rien, et on me le faisait sentir. Jamais on ne s'occupait de moi, jamais je n'étais invitée à me mêler à ces délassements auxquels j'assistais et qui étaient pourtant de mon âge... On ne me parlait pas, et les jeunes filles même, qui devraient être bonnes, semblaient en me regardant se moquer de moi. Oh! que la solitude est amère au milieu de la foule! que le cœur a de peine à s'habituer à l'isolement et aux dédains! Je souffre, et quelquefois une sourde envie me ronge, et me crie: Heureux les riches! J'essaie de rejeter ces mauvaises pensées; je vais à la chapelle; je prie; oh! je prie du fond de l'âme. Celui qui est venu parmi nous humble et pauvre; je le conjure d'être mon appui, mon pro-

lecteur, mon asile; je voudrais pouvoir me jeter tout entière dans le cœur de l'ami divin; puis, un peu rassérénée, je me raisonne, je me dis que je n'ai pas à me plaindre de ceux dont je dépend (puisque enfin je suis dépendante), qu'il faut se soumettre à son sort et l'aimer quand même; puis enfin, pour dernière ressource, j'écris à mes amis de France, et je verse un peu d'amitié dans le cœur de Léonide et de Noémi, un peu de mes tristesses dans le sein de la mère Saint-Joseph...

Wagans-Manor, octobre 18...

J'ai reçu une lettre de la mère Saint-Joseph. Je veux l'insérer parmi ces notes, afin de la mieux conserver et de pouvoir la relire plus souvent.

«Ma très-chère enfant,

«J'ai lu et médité devant le Seigneur la lettre que vous m'avez écrite, et j'y vois les agitations de votre âme, qui voudrait s'élever au ciel et que des souffles mondains abaissent vers la terre; qui a soif d'aimer et qui ne trouve autour d'elle aucun objet qui puisse satisfaire son affection. Le vent de l'épreuve trouble vos pensées, et, à peine installée dans cette maison nouvelle, vous voudriez plier la tente et aller demander à un autre toit un peu plus de paix, un peu plus de joie. Vous voudriez une autre place au soleil pour manger un pain fait également de froment. Est-ce la peine? Pourquoi n'être pas supérieure à des misères, à des tentations qui ne seront plus rien quand vous leur aurez dit de ne pas vous inquiéter? Ce que je vois dans tout cela, ma chère Julie, c'est que les peines ne nous feraient jamais succomber sous leur poids, si nous ne les rendions nous-mêmes accablantes, en les grossissant comme à plaisir. Car enfin, qu'est-ce que vos peines, prises isolément, en tant qu'elles viennent de Dieu et qu'elles constituent sa volonté laborieuse et expiatrice sur vous, sa chère enfant? Vous vous plaignez de votre pauvreté, de votre isolement: Dieu, qui vous connaît, juge que c'est là, pour votre âme, le moyen de se purifier de plus en plus et d'arriver aux noces éternelles. Regardez les riches, regardez les heureux, sont-ils donc à envier? Si j'avais au moins, dites-vous, un cœur ami pour m'épancher et m'appuyer! Hélas, ma fille, j'ai vu, par ci, par là, sur le chemin de la vie, une personne en laquelle je trouvais sympathie, parité de vues, d'idées, de sentiments; il me semblait que j'aurais fait mon pèlerinage bien plus gaiement en cette compagnie... mais cette compagnie ne dure pas. Ce sont des apparences fugitives; il n'est donné d'avoir de ces consolations que par éclair, juste ce qu'il faut pour être averti que ces douceurs dont nous prenons l'idée n'ont de réalité que dans le ciel, mais alors cette réalité sera parfaite, permanente. En attendant, il faut l'acheter par les larmes, les épreuves, ou plutôt par la patience et la résignation parmi toutes ces croix. En appliquant à votre position actuelle cette irréfutable vérité, il vous importera assez peu de vivre à côté des hommes et de n'avoir pas de place marquée à leur festin, car vous ne songerez qu'à votre grande affaire dont le ciel sera le couronnement. Et cette affaire, quelle est-elle? C'est que, *pour Dieu*, vous vous estimiez heureuse de donner aux autres tout votre temps, toute votre bonté, toute votre charité, et qu'ainsi vous achetiez la permission de leur faire du bien. Ces chères enfants dont on vous confie l'intelligence sont au bon Dieu; le maître de l'univers les estime à si haut prix qu'il a donné à chacune d'elles un ange pour les garder. Jugez combien l'ange de chaque enfant ira rapporter fidèlement chaque jour, pour être inscrit au livre de vie, ce que vous aurez fait pour ses pupilles! Que cette pensée vous encourage